

Un train fantôme hante le Grütli

Oskar Gomez Mata invente le théâtre «à tâtons». Balade dans le décor.

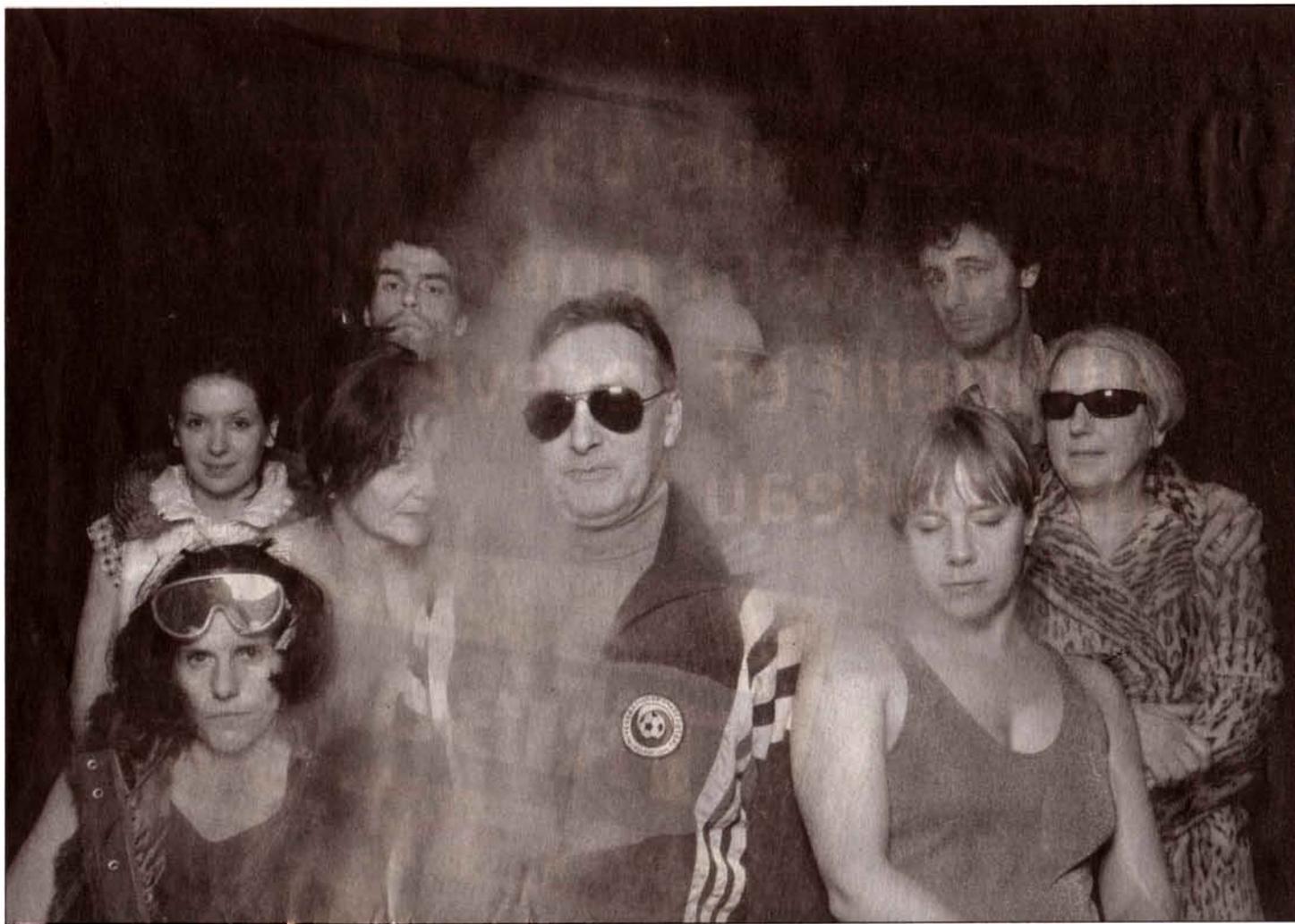
LIONEL CHIUICH

En arrivant dans le hall du Grütli, on s'est collé la pastille bien en vue, comme on nous l'avait demandé. En bas, arborant sa mine d'enfant réjoui, Oskar Gomez Mata attendait le public. Plus moyen de faire machine arrière, il allait falloir suivre ce dingue dans ses déambulations théâtre-performatives.

Les spectateurs ont ensuite été répartis en groupes. C'est ainsi qu'on s'est retrouvé, une petite cinquantaine, dans une première salle vide. Là, le comédien Jean-Louis Johannides nous a expliqué que la vue ça sert à regarder, à fouiller dans les coins, à chercher ce qui se cache derrière. Tout le monde avait l'air d'accord.

Spectacle surprise

Juste après, le groupe a été invité à s'engouffrer dans les entrailles du théâtre pour gagner la Black Box, la grande salle du sous-sol. A l'entrée, la charmante Elodie Bordas a remis à chacun un petit gadget en plastique: un support avec une balle qui s'élève quand on souffle dans l'embout. Sur place, trônant au milieu de la salle, il y avait une colonne d'air fonctionnant sur le même principe. Oubliant aussi sec la leçon pré-



«Epiphaneïa». Un spectacle aux allures de bric-à-brac surréaliste, qui entraîne le public dans les entrailles du Grütli. (WWW.FEDERAL.LI)

cédente, chacun s'est focalisé sur son joujou, tentant avec plus ou moins de succès de faire tenir la petite balle en l'air.

Les saynètes ont débuté juste après cet exercice de physique amusante. C'est un spectacle surprise, on ne va pas tout vous raconter. En vrac, d'authentiques non-voyants se sont fait brusquer, quelques mythes («Peace and Love», «Toutes des p... sauf ma mère», «La supériorité de la France», «La démocratie grecque», etc.) ont été passés au massicot, des pom-pom girls se sont effondrées dans des piles de cartons et la toujours désopilante Michèle Gurtner a pétié grave les plombs. De ce bric-à-brac surréaliste et franchement drôle, on retiendra cette apostrophe, conclusion d'une diatribe contre des votations exclusivement motivées par des considérations financières: «Le citoyen suisse n'est pas un citoyen, c'est un gestionnaire.»

Un moment, un des comédiens, à qui on aurait pourtant offert le bon dieu sans confession, a déclaré qu'il débordait de haine. Comme les spectateurs semblaient en douter, il a fait venir sur scène son ex - enfin, une jeune femme qu'il semblait détester - afin de la faire danser dans son dos. Là, c'était très beau, pas ridicule pour un sou, la fille suivait les gestes du garçon. Nino Ferrer chantait *Pour oublier qu'on s'est aimé*, qui est une merveilleuse chanson. Et même si tout ça relevait de la fiction, on était triste pour le couple tandis que l'un devenait l'ombre de l'autre.

Le public s'éclate

Et la petite pastille, alors? C'est à la fin qu'elle intervient mais on ne vous en dévoilera pas plus. Disons qu'Oskar Gomez Mata réussit l'exploit de créer un contact direct entre les gens, une espèce d'intimité fragile et maladroite. Il invite le spectateur à aller à l'essentiel, ne serait-ce qu'un instant.

Peut-être qu'il y met un peu trop de dérision et d'excès bordélique, mais son train fantôme va sa route, emportant sans faillir un public qui s'éclate comme à la parade. Il y a un mot pour ça: réjouissant.